

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 5 (1902)
Heft: 229

Artikel: Lettre Patoise
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-251649>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

qui a voulu bannir la croyance, et l'on croit plus facilement, plus aveuglément que jamais, continue M. d'Azambuja. Ce que l'on appelle l'affairement moderne a même contribué à augmenter cette propension à s'en remettre immédiatement à l'opinion d'autrui, car l'on n'a pas le temps de contrôler, et la vie est trop courte pour remonter aux sources, toutes les fois qu'on se trouve en présence d'une affirmation en train de se répandre et de s'imposer. Après avoir bien raillé les « cléricaux » qui ont la sottise de croire leurs curés, on se jette soi-même à corps perdu dans quelque secte bizarre où la parole d'un grand homme improvisé joue le rôle d'Évangile. On repousse tout dogme, mais on lance sans sourciller des aphorismes prudhommesques. On ne va pas se confesser, mais on court chez Mlle Couesdon.

Inclinons-nous très bas devant le coffre-fort des époux Humbert. Il a une haute valeur symbolique. Quand les Hébreux, dans le désert, adoraient le veau d'or, ils éprouvaient du moins le besoin d'avoir sous leurs yeux une statue en or véritable. Ce que tout un groupe de capitalistes modernes a vénéré pendant quinze ans, ce n'était pas même un veau d'or, c'était une écurie vide, et on la vénérât pour l'unique raison que des voix mystérieuses, s'adressant à la foule massée devant la porte, avaient dit sans se lasser : « Vous savez ? dans cette écurie où vous n'entrerez pas, derrière cette porte qui ne s'ouvrira pas, il y a un veau d'or ! »

PRIX DE DOUCEUR

J'avais trente-cinq ans ; j'étais célibataire, ce qui causait le désespoir de mes parents.

C'étaient des reproches continuels.

— Tu ne vas pas rester garçon toute la vie ?
— Tu veux donc être un inutile ? — Un vieux garçon est une branche morte qu'il faut couper.
— Quand nous ne serons plus, qu'est-ce que tu deviendras ? Quand tu seras malade, qui est-ce qui te soignera ? — Qui prendra soin de ton intérieur ? — Tu veux donc nous faire mourir de chagrin ? — Il ne manque pas de jeunes filles à marier. — Nous connaissons des partis superbes.

Alors j'avais à subir pour la centième fois l'énumération de tous les partis superbes de la connaissance de mes parents :

Irma Bobichard, fille unique, parents vieux, retirés des mélasses rectifiées, dot solide ; Célestine Rosenville, fille de courtiers en bestiaux, orpheline, belle fortune et espérances, unique héritière d'une tante infirme ayant depuis quinze ans un pied dans la tombe, Henriette Péchaud, fille d'un notaire qui a eu des malheurs dans le temps. Victime d'une erreur judiciaire, (il a été acquitté), il a réalisé une grosse fortune qui jette un voile épais sur son passé. Yvette de la Brancherie, jeune personne très bien élevée, pas très fortunée, mais de si belles relations ! Malvina Frainbois, fille d'un entrepreneur, artiste jusqu'à la racine des cheveux, musicienne jusqu'au bout des doigts, exécuta les hautes œuvres, joue de la cithare. Je me méfie des musiciennes. La cithare, est-ce un instrument dans le genre du piano ? J'ai en horreur le piano. Lucie Rascaille, fille d'un haut fonctionnaire des chemins de fer, femme d'intérieur, fait de la tapisserie, a de l'ordre, de l'économie.

Je n'avais que l'embarras du choix.

Ce qui me déplaisait, c'est qu'il n'était jamais question que de fortune. Me trouvant à la tête d'une position qui m'assure l'indépendance, je tenais avant tout à épouser une jeune fille qui me plût.

Je faisais la sourde oreille.

Les choses en étaient là, lorsqu'un jour ma tante et ma cousine firent irruption chez mes parents.

— Nous avons ce qu'il faut à Emile ! s'écria ma tante.

Emile, c'est moi.

Allons, bon, me dis-je, encore un parti qui tombe !

— Un parti superbe ! exclama ma cousine.

— Oui, reprit ma tante, une jeune fille charmante, parfaite, très bien élevée, qui peint comme un amour, qui chante comme un séraphin.

— Le nom de cette perle ? demandai-je.

— Charlotte Verduret.

— Et ce qui ne gêne rien, ajouta ma tante, une grosse dot ; son père a été fournisseur de l'armée.

— Et à ce métier là, dis-je, on ne s'appauvrit pas.

— Si tu ne veux pas de mademoiselle Verduret, dit ma tante, c'est que tu es vraiment trop difficile.

— Oui, ajouta ma cousine, Charlotte est un ange. Nous étions en pension ensemble ; elle a remporté le prix de douceur. Qu'en penses-tu ?

— Si elle a remporté le prix de douceur, dis-je, je n'ai aucune objection à faire.

Il fut décidé que l'on me présenterait.

Quelques jours après, je reçus une invitation des Verduret ; ce fut ma tante qui m'introduisit. Mademoiselle Charlotte, une brune de vingt-cinq ans, fort jolie, me plut tout de suite. Tout en baissant les yeux, elle m'inspecta des pieds à la tête.

Evidemment elle était prévenue.

Je revins, je fus admis à faire ma cour.

La jeune fille était réservée, causait peu ; elle paraissait d'un commerce agréable. Les parents me faisaient bon accueil. Le soir, j'étais invité à prendre le thé ; ma future se mettait au piano et nous chantait quelque chose, comme disait sa mère. Elle avait une voix de contralto. Pendant ce temps, la maman m'énumérait les qualités de sa fille ; le père, allongé dans un fauteuil, fumait d'énormes cigares.

Un soir, ma future belle-mère m'ouvrit une bibliothèque chargée de volumes.

— Ce sont des prix remportés par ma fille, me dit-elle ; elle était toujours la première à la pension.

Je manifestai mon admiration.

— Elle a remporté jusqu'au prix de douceur.

— Je le savais, dis-je.

— Voulez-vous que je vous le montre ?

— Je n'osais pas vous le demander.

Belle-maman me passa le volume : *Histoire des reines malheureuses*.

Il faut croire qu'il y en a eu beaucoup, le volume était très gros.

Il était illustré.

Je le feuilletai.

Une gravure représentait l'infortunée Jane Grey prête à livrer son corps charmant au bourreau ; une autre, Marie Stuart, la tête sur le billot ; une autre, Marie-Antoinette montant à l'échafaud.

Madame Verduret me fit l'inventaire de tous les prix obtenus par sa fille. Je dus jeter un coup d'œil sur chaque livre et complimenter l'heureuse mère.

Je n'avais pu encore avoir d'entretien avec ma fiancée ; je profitai d'un soir où nous nous trouvions seuls pour l'interroger sur ses sentiments à mon endroit.

— Mademoiselle, lui dis-je, sur le point de devenir votre mari je désire savoir si ma personne vous agréait.

— Monsieur, me répondit-elle, mes parents vous ont accepté ; une jeune fille bien élevée doit obéir à ses parents.

— Je ne l'entends pas ainsi ! m'écriai-je ;

l'assentiment de vos parents ne me suffit pas ; je veux avant tout avoir le vôtre.

Elle baissa les yeux.

— Je n'ai pas dit, monsieur, que je ne donnais pas mon assentiment.

— Vous consentez ! m'écriai-je.

Transporté de joie, je lui pris une main que je portai respectueusement à mes lèvres et je déposai un baiser furtif sur deux doigts que l'on ne retira pas trop précipitamment.

Ma cousine, avait raison, ma future était un ange ; j'étais indigne de posséder un pareil trésor. Pourtant cette considération ne m'arrêta pas et le mariage fut décidé.

Il fut célébré avec éclat, la famille Verduret fit bien les choses. Pendant huit jours, les bals, les diners, les soirées se succédèrent. De nombreux invités avaient été conviés. Ma femme fut aimable avec tous et se montra tout de suite maîtresse de maison accomplie. J'en étais fier. Quand le dernier invité eut tourné les talons, un vieux cousin qui ne voulait pas s'en aller :

— Enfin, seuls ! dis-je à ma femme ; nous voilà débarrassés des importuns.

— Vous n'êtes guère poli pour nos parents et amis, m'observa-t-elle.

— C'est que je suis si heureux, lui-dis-je tendrement.

Je sortis mon étui à cigarettes ; je me préparai à en allumer une.

— J'espère que vous n'allez pas fumer ? me dit ma femme.

— Une cigarette, une toute petite cigarette.

— Pas la moindre ! répliqua-t-elle d'un ton sec.

— Voyons ; ma chère petite femme.

— Rien du tout.

— La cigarette vous gêne à ce point.

— Elle ne me gêne pas, mais je ne veux pas que vous fumiez.

— Votre père fume toute la journée.

— Mon mari ne fumera pas. Je ne suis pas comme maman, un agneau qui se laisserait égorger.

Ah ! mais, pensais-je, ce n'est pas ma femme ; on me l'a changée.

— Dans un ménage, repris-je, il faut se faire des concessions mutuelles ; fumer la cigarette est pour moi une vieille habitude.

— Vous la perdrez, voilà tout !

— Ce n'est pas sérieux, vous plaisantez sans doute ?

— Je vous défends de fumer et maintenant, essayez !

— Et moi, m'écriai-je, je vous défends de me parler sur ce ton !

Je n'avais pas terminé ma phrase que je recevais un énorme volume sur la tête.

Je me baissai pour le ramasser.

Je reculai, abasourdi.

C'était le prix de douceur !

EUGÈNE FOURRIER.

LETTRE PATOISE

Du le Va

Stu que n'ape de bôs tiude qu'ai me l'ai bin rebayie aivo mai fanne de Courroux, en diaint que son hanne aivai téléphonai main ai ne pense peu que mon hichtoire a comme moi, dje in po veye, ai que dain ci temps li, ai n'yai vaipé enco de téléphone, ai peu de pu, le mairtchain aivai bôtai quéqu'un po survoyie l'hanne, qu'ai ne poyeuche pe aivoirti lai fanne. Y tenio de dire soci porceque l'hichoire a vraie,

y poro même dire les noms, y saie bin que ça in po difficile à craire, ai peu qu'en n'en trove-rait pu crai bin comme soli à djo d'adjeu. Les fannes ain bin tschaidngie dà tien ai ne faint pu quasi ran. Dain le temps ai l'éтин aidé occupai, ai fayai cultivai di tchenne, di yin, ai fayai teyie, braquai, ribai, slégie, ai peu 'elai, des heuveytes to le long, main mitain qu'ai n'ain pu ran ai faire de to soli, ai yeujan les gazettes, ai peu tôte soerte de croyes écrits, ai vain berdelai aivo les végennes, ai peu l'ain ainco le temps de faire endiailai lous hannes. To de même y sai ainco enne hichtoire que prouve en faveur des hannes, lai voici. Ai y avait in ménaïdge de bons paysains qu'éтин rétches, ai peu que n'avain ran qu'enne baichatte, enne belle, donc y ne manquai pe d'aimateurs, main tien le père avait dit en ses aimoureux, qu'y ne faisai ran di to, que de s'pimpai, qu'y était des maitenaies tó le long po faire sai toilette, ai n'ain pu le coraidge de lai demandaie en mairiaidge. To de même ai l'en venié un que dié que to soli ne y faisai ran, qu'ai lai vlai bin faire ai traivyai ai peu ai lai mairié. Tien ce feut le lendemain des naces, l'hanne se yeuvé; ai foraidgé ses bêtes, ai peu comme lai fanne ne yeuvaie ai faisé le dédjunon, ai peu s'en vai en lai tchairie. Tien sa qu'ai revenié à médé lai fanne n'avai ran faie, ai faisé ainco lai nonne, main ai ne dié ran ci djo li. Le lendemain ai faisé comme lai voye, main tien ai feut pra de partí ai l'aiporté le tchay à poye lavoué sai fanne était enco à yé, ai peu y dié, écoute bis, tien y reverai à médé, se lai noune n'ape prâte, ai peu to le ménaïdge bin rédu, te veux être fouetai comme ai fá. Tien ai revenié à médé lai fanne était inco à yé, ai peu ran n'était faie, ai l'aitraipé le tchay, ai le bayié ai teni en sai fanne en y diain, te le tinné bin ai peu te ne le laitche-répe, il veut fouetai comme ai fá, puisque ran n'a faie comme y aivo dit; ai l'aicmencé de le fouetai, ai peu le tchay de grimpai lai fanne djuque tien y feut tote roudge de sain, ai peu ai y dié loitche lo maitenain, ai l'en ai prou po adjeu, demain se to n'ape en oedre tien y reverai no vlan raicmencie; té oyu tchay. Le lendemain lai fanne yeuvé tót à maitin, y faisé le dedjunon, boté tot en oedre, ai peut tot allai bin, y n'eut pu envie de teni le tchay. A bout de quéque temps le père allai voi comme soli allai dain ci neu ménaïdge, ai trové que tot allai bin, sai baichatte y dié, ai vo fat vite allai fendre di bó à dvinleu, vou bin tien mon hanne veré sai vo trove à ran faire, ai veu vo faire ai teni le tchay, ai peu y raiconté comme son hanne avaié faie po lai faire ai traivyai, son père trové que c'était bin faie. Ctu que n'ape de bós veuté ainco dire que ctu-ci n'é ran ai dire en l'otá ?

L'hanne di vd.

Récréations du dimanche

Solutions aux questions posées dans le N° 227

du Pays du Dimanche :

891. ENIGME.

Sol, Sole.

892. PEINTURE.

L'OEILLET DU GAROFOLO.

Benvenuto Tisio, dit *Le Garofolo*, peignait un *OEillet* dans le coin de ses tableaux, comme une signature parlante, le mot italien *garofolo* signifiait *oeillet*.

893. MOTS EN LOSANGE.

L
O R
S A C
O R O N
L A V A L
R O M E
C A S
N E
L

894. ANAGRAMME.

Carnot. — Carton.

Ont envoyé des solutions partielles : MM. Le pilier du Cercle Industriel à Neuveville; Loup-garou à Chevenez; Le mensonge est l'arme favorite du prince des ténébres à Porrentruy; St-Pierre-de-la Martinique à Boncourt; Nestorius à Delémont; Balsamine des prés à Bassecourt; Ancus-Marcus à Glovelier; Une alsacienne en séjour à Courgenay.

872. CHARADE.

Au son de mon premier la forêt giboyeuse
Voit accourir dans ses taillis
Des chasseurs la troupe joyeuse.
C'est la manière gracieuse
De faire mon second qui lui donne du prix.
Mon entier vient souvent couronner la carrière
De quelque illustre ambassadeur;
Autour de ses fourneaux l'habile cuisinière
Peut mériter le même honneur.

873. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Compléter les mots suivants en remplaçant les * par les voyelles correspondantes et l'on obtiendra une épigramme de quatre vers :

Qll mtrmphis — * nsgn — t — fs —
* n — sngr — * * s hr — t — m —
smbls * n — cgn — * * jrdh — t —
vl — erb

874. COQUILLES AMUSANTES.

Pour hériter son cœur, pour Claire à ces beaux
(feux,
J'ai fait la guerre aux bois, je l'aurais frite aux
[vieux.

875. DOUBLE ACROSTICHE.

Remplacer les X ci-après par des lettres de manière à former les mots dont les définitions suivent et dont les Initiales et les Finales forment les noms d'un sénéchal et d'un chroniqueur français :

X X X X 1. Peuple célèbre autrefois.
X X X X 2. Fleuve.
X X X X 3. Ancienne ville renommée.
X X X X 4. Ville d'Italie.
X X X X 5. Pronom.
X X X X 6. Les Egyptiens l'adoraient.
X X X X 7. Ville d'Amérique.
X X X X 8. Pronom personnel.
X X X X 9. Contribution.

Envoyer les solutions jusqu'au mardi soir, 3 Juin prochain.

Publications officielles

Subside en faveur des pâturages pour poulains. — Les pâturages pour lesquels on désire obtenir les subventions fédérales, (au maximum 50 fr. par poulain estivé) doivent être annoncés jusqu'au 14 juin à la direction de l'agriculture où l'on peut se procurer les formulaires à remplir. (Pour les conditions voir la Feuille officielle du Jura, N° 39 du 17 mai.)

Convocations d'assemblées.

Assemblée de l'association d'assurance du district de Porrentruy. — Le mercredi 28 mai à 2 h. à l'Hôtel-de-ville à Porrentruy pour s'occuper des intérêts de la caisse d'assurance du district.

Bressaucourt. — Le 1^{er} juin à midi pour passer les comptes, statuer sur la démission de l'adjoint, s'occuper de route et d'échange de terrains.

Courtemaiche. — Le 1^{er} juin à 2 h. pour décider des réparations au chemin de la gare, s'occuper de l'installation d'hydrantes, ratifier un achat de terrain et voter le règlement de l'école complémentaire.

Courchavon. — Le 1^{er} juin à 2 h. pour passer les comptes, donner connaissance aux propriétaires de la mise au courant du plan parcellaire et statuer sur des dégrèvements.

Courfaire. — Le 25 à 2 h. pour passer les comptes, s'occuper du fossoyeur et de réparations à la canalisation.

Delémont. — Assemblée bourgeoise le 1^{er} juin à 10 1/2 au Château pour décider si la bourgeoisie participera à la création de l'asile de Courtemelon, s'occuper d'une convention avec la Société de Tir

Montignez. — Le 1^{er} juin pour passer les comptes.

Soubey. — (1^{re} section) le 26 à 9 h. du matin pour approuver les comptes, fixer le budget, s'occuper de la vente du bois de sarclage, etc...

Selente. — Le 1^{er} juin à 2 h. pour passer les comptes.

Bons mots

Chez le pharmacien.

Un soldat entre et demande cinquante grammes de phosphore.

Le pharmacien. — L'ordonnance ?

Le soldat. — L'ordonnance, c'est moi.

Trois docteurs sont au chevet d'un très renommé confrère à l'agonie.

— Heureusement! soupire celui-ci, que je laisse après moi trois grands médecins...

Et chacun, espérant être nommé, se suspend aux lèvres du mourant, qui murmure :

— L'exercice, l'eau, la diète.

Madame A... renvoie sa cuisinière et lui donne son compte. La fille prend une pièce de quarante sous et la jette au chien du legis.

— Que signifie ?

— Dame, il ne les a pas volés, depuis six mois que je suis ici, c'est lui qui nettoie ma vaisselle.

Cote de l'argent

du 21 Mai 1902

Argent fin en grenailles. fr. 91. — le kilo

Argent fin laminé, devant servir de base pour le calcul des titres de l'argent de boîtes de montres . . . fr. 93. — le kilo.

Editeur-Imprimeur: G. Moritz, Gérant.